

Hier je meurs

Parlent les poèmes blessures des âmes
avec leurs mots pluriels
aux sons immatériels
s'envolent les phrases pleurs de cœurs en flammes

Pourtant le chant dansait à la lueur de l'œil
amertumes insensées
d'étoiles étonnées
ses mots qui résonnaient ombrèrent mille cercueils

Diriez-vous phrases d'or pourquoi scintillez-vous
aux feux de nos peines
jaillies de vos veines
quand vous éclatez-vous et à quel rendez-vous

Lorsque les blessures tourmenteront nos jours
amie pleurerez-vous
et nous souviendrons-nous
des poèmes perdus âmes de nos amours

Paroles écrites qui dormez ici-bas
que nous voulons taire
à l'heure dernière
montrez que vous savez mais ne le dites pas

Je crois au sourire
au vent qui soupire
flamme qui buissonne
éclairs qui foisonnent
 insane lumière

Je ne crois plus mes regards
mes espoirs errent hagards
aux longs abymes profonds

Je crois au vertige
à l'eau que gel fige
le ciel noir résonne
le roc tourbillonne
 insane lumière

Je ne crois plus aux chansons
que disent les vagabonds
mes espoirs gisent hagards

Je te parle de quelque chose
qui naquit aux aurores closes
l'eau nourrira la terre sèche

le son des paroles s'évade
son cœur affolait une aubade
l'orient dardera ses flèches

Je te parle de quelque chose
qui vantait la métamorphose
lorsque reviendra le souvenir

il raille de phrases brutales
la mer n'était qu'onde létale
le lever sera notre avenir

Je te parle de quelque chose
qui des âmes faisait osmose
son heure chantera le soleil

ses stances allument tous les yeux
ses éclairs bleus luisaient délicieux
à l'est danseront les feux d'éveil

Le soleil brillait haut dans le ciel
peut-être demain sera t'il beau
maintenant nous errons pas à pas
entre hier et futur toujours

L'étoile luisait loin dans le noir
la nuit sera belle dit l'oiseau
le vent porte de douces flaveurs
il mélange chaleur et fraîcheur

L'océan butait sur les rochers
la marée sera haute ce soir
les embruns doucissent les heures
qui hésitent entre jour et nuit

Les humains dansaient et s'amusaient
la terre les damnera plus tard
les poètes s'attristent ou rient
en vain tels ombres et lumières

Eux, ils marchent sur les nuages
sans faire de bruit très doucement
parfois ils murmurent leur chanson

Eux, ils dansent dans les vents du soir
mais nous ne les voyons pas du tout
parfois ils chuchotent leur amour

Eux, ils sourient au ciel de leurs yeux
ils sont harmonie il sont la joie
parfois ils reflètent l'œil de Dieu

Elle, son cœur plus grand que la vie
Lui, son âme est largeur du monde
parfois ils nous regardent vivre

Eux, ils nous disent qu'ils s'aimeront
bien plus longtemps que l'éternité
parfois ils partagent leur bonheur

Maintenant allons au large
la mer se retire partons
le vent de terre nous chasse
chantons pour ne jamais pleurer

entends la voix des sirènes
qui déchire notre vaisseau
les eaux de verre nous portent
voguons pour ne jamais périr

maintes frayeurs nous assaillent
la crainte de toute part vient
les feux stellaires nous disent
d'aller plus loin que notre peur

main tenant main allons ensemble
l'horizon appelle là-bas
les ciels solaires nous mènent
le chemin sera d'espérance

Fine brume
le matin encense
les pâturages
les herbes se gorgent
de rosée

Fine brume
souvenir qui passe
et puis s'estompe
un murmure sourit
qui s'enfuit

Fine brume
rêve de silence
blanche insouciance
au soleil deviné

l'étreinte

Après-demain était le vent
lorsque sonnera l'heure
je suis plus mûr que l'air

quand fleurira la farine
valsaient les ailes du moulin
qui frôlent la fleur du houblon

les vers emmêlent encor
les verbes qui danseront
dans l'hier de la mémoire

dans l'ombre s'égarait la nuit
où dorment les impossibles
quand mon âge passera le jour

au tambour sonne le matin
le passé resplendira dès lors
qu'y rêvait l'espace du futur

Du fond de ses océans
où naissent les enfants
sans faire de bruit
son rire jaillit
gigantesques lames d'ambre et de feux
à la queue leu-leu
qui soulevèrent les masses granitiques
d'un élan mirifique

Son rire jaillit
comme un enfant sourit
et ricocha d'écho
en écho
jusqu'à l'âme
de flammes
des vieux puy
attendris

Son rire jaillit
cette rouge nuit
au moment même de l'enfantement
-tant précieux instant-
d'une nouvelle étoile
la mer était étale

La voie lactée apparut
quand son rire se tut

Ce matin le roc parle à la lumière
dialogue teinté de cent mille couleurs
leurs feux voyageurs vont de l'aurore au coucher
leur effluve vient embaumer les horizons

soleil et terre nous partagent leurs beautés
à l'agonie du jour à l'éveil de la nuit
l'heure se trouble se fait brume des rêves

leurs paroles émues chevauchent des éclairs
qui allument les prés où paissent les troupeaux
le calme qui s'étend est musique des mots

tous les bruits s'effacent au moment des secrets
chuchotis susurrés de sons inaudibles
seul l'aigle tout là-haut en perçoit la teneur
ce matin le roc parle à la lumière

Le rire aigue-marine des flots
cascade en vagues insolentes
leur dure force violente
déchiquette la côte en lambeaux

quand monte le chant des sirènes
le rire aigue-marine des flots
arrache la mélodie de l'air
tombent les notes en larmes de fiel

les arabesques boréales
dansent aux aurores tandis que
le rire aigue-marine des flots
retendit par-delà l'horizon

un homme marche sur l'eau claire
au phare de son regard surgit
ce silence pur qui essouffle
le rire aigue-marine des flots

Les embruns mouillent
ton visage
caresse fortuite

gouttes au bord des cils
sourire salé
ton œil qui luit

il fait si doux !

Fouiller les méandres opaques de la vie
sonder les profondeurs abyssales des jours
découvrir l'inconnu s'égarer alentour
pénétrer ton regard joindre tes galaxies

se perdre dans ce cœur
où explose ton sang
au rythme des émois
stases et extases

écouter tes lèvres dire ta poésie
qui résonne jusqu'au creux de ma poitrine

terrasser plus profond
que tes grandes failles
expulser l'anxiété
aspirer tes souffles

déterrer les trésors qui luisent le soir
au vent de tes landes au reflux de tes eaux
s'aller vivre par les paysages en faisceaux
où tu sèmes la joie insensée de te voir

un souffle apporte ton image
translucide silhouette
nimbée des feux du levant
et tu marches sur l'eau
diaprée de sa lumière
l'azur disperse tes cheveux de soie
il délivre ton regard d'ambre
tu es jolie
que veux-tu que j'y fasse

c'est un jour idéal
je te regarde
le temps cesse de couler
il reflète les mille éclats
de ta voix qui chantonne
et ta féminité exquise se révèle
explosion dorée
tu es jolie
que veux-tu que j'y fasse

j'entends les mots
que tu ne prononces pas
je ne te vois pas
mon cœur est aveuglé
toi seule peux le dévoiler
j'écoute tes mots
ils te révèlent comme tu es
tu es ma poésie
que voudrais-tu que j'y fasse

La terre est si douce
je vais à pas de velours
sur le chemin des oiseaux
on peut croiser des anges

quand un sourire brille
des sept couleurs du couchant
sur le chemin des oiseaux
trille et arpège sonnent

le bleu du ciel est si doux
tu vas à pas de velours
sans déranger les roses

au carrefour des amours
sur le chemin des oiseaux
où peut-être s'il fait doux

nous marcherons ensemble

En équilibre
au fil de l'horizon
le vent siffle sa chanson
au hêtre pourpre
les feuilles se laissent caresser
et frissonnent
en murmurant des mots troublés
qui s'entremêlent
à la pulpe de l'azur
où se repose le soleil du midi

toi
tu demeures tranquille en rêvant
instant rarissime
alors je ne dis rien
te regarder n'ose
je pose mes yeux
au fil des eaux de l'Andaine
elles m'emmènent
à la source du vent
qui siffle sa chanson
pour cette violette
que tu regardais ce matin
 translucide

Lointain est le mérite de toi
le jour s'enfuit il reste la nuit
la rose fane l'épine mord

Sans fin est le chemin où tu vas
infini le chemin où je suis
tout au bout un sourire attend

S'étiolent les heures qui passent
les cataractes nous aveuglent
noires deviennent les lumières

Lointain est le mérite de toi
file la laine file le temps
seul le souvenir pour refuge

Demain apporte l'espérance
la rose s'ouvrira peut-être
la bleue nuit emportera nos vies

Avec les étoiles nous irons
dans cet ailleurs où naît le bonheur
Tant loin est le mérite de nous

Cette soif m'interpelle
je pars vers la fontaine
lumière de la nuit
j'y boirai tes alarmes

De ce côté où l'océan s'évanouit
l'horizon dévore le soleil
pleurent mille vagues de vermeil
qui colorent la trame de cieux inouïs

nos ombres trop sages
rencontre fugace
marchent sur la plage
sans laisser de trace

tranquille poésie sont nos échanges
chant doré de nos âmes fluides
la lune montante placide
croit entendre la psalmodie de deux anges

pèlerins de la nuit
l'horizon appelle
l'océan s'évanouit
que la vie est belle

Je vis la lune voler sur l'azur
le sumac tend ses rameaux jusqu'ici
au parfum entêtant des troènes
le soleil s'envolera dès l'aube
surgissant des effluves de la nuit
Sais-tu la couleur du café au lait ?

C'était vers le sud c'était l'au-delà
une rumeur dansait sur l'océan
les flots fuyaient la marée des rochers
l'horizon avale l'onde des mers
ses étoiles choiront dans l'abyme
Sais-tu la saveur du thé au jasmin ?

Je vis la candeur joindre les oiseaux
la rose-feu dressait ses épines
le vent y perd sa toute puissance
tes yeux irisent les bribes des mots
ton regard s'égarera en mon cœur
Sais-tu la vigueur du café très chaud ?

Quand le soleil se lèvera
sur les monts lumineux
il pleut à grosses gouttes
depuis le ciel fiévreux
sur mon cœur qui se desséchait
aux éclairs obscurs et creux

que diras-tu à l'aube rose
royaume des corbeaux-freux
où les fleurs déchantent
déclin des couleurs de feux
le rivage s'esquivaient alors
sous les infinis brumeux

s'y enfuiront les gamins
au babil toujours joyeux
l'horizon s'ouvre chaque fois
comme un vantail peureux
là se dessinait d'incertitude
l'usage des temps malicieux

La demande muette
attend la réponse
appel d'espérance
au goût d'inachevé

mais tu ne peux dire
le secret de ton cœur
tu veux être léger
plus que le bleu des cieux

les prismes de sel clair
avalanches des yeux
ombres qui scintillent
se moquent de tes mots

le silence s'étend
les secondes coulent
au déversoir du temps
s'enfuient les réponses

Un visage git immobile
la fenêtre serait aveugle
derrière l'œil noir de la vitre
le vide soufflait son mystère

ton poème s'enfuit sous le vent
ses mots chanteraient un air fiévreux
la mémoire du miroir riait

quand se pavanaient les forêts
devant la béance suraiguë
les ombres ricocheraient sur l'air
que forent les regards opaques

ton poème roulait sous la mer
insensé s'écoulerait le ciel
leur parfum s'évapore ce soir

Dis-moi, ai-je droit d'oser croire
Le bois voisin est traversé par un joli ruisseau il y a
un vieux ponceau que nous pourrions traverser pour
s'aller cueillir des baies ou des noisettes et des
mûres mais s'il pluvinait nous irions en chantant 'un
p'tit coin de parapluie'

Dis-moi, ai-je droit d'oser croire
Mistigri nous prêterait des bottes pour s'aller au
pays de mère-grand et le bruit de nos pas effrayerait
tant le méchant loup que nous arriverions sans
encombre sur les bords du gave qui nous attend

Dis-moi, ai-je droit d'oser croire
L'azur si vaste se laisserait attraper alors nous
jouerions à cache-cache entre les nuages en se
taquinant comme de vieux enfants et s'il pleuvait
nous sortirions nos pinceaux d'aquarelle

Dis-moi, ai-je droit d'oser croire
Le gorge-bleue se posera au faite de la bleue tour et
la belle osera à nouveau sourire pour le plus beau
des poèmes à naître

Dis-moi,
ai-je le droit d'y croire

J'ai fouillé la roche
elle est toute tendresse
le burin lisait ma main
les souvenirs s'y étaient glissés
les devenirs les ont rejoints
la pierre les reflètera
elle crée toute lumière
ma main disait mes joies
j'ai refouillé le marbre
qui cachait vos visages
ils me regarderont toujours
surviennent vos sourires
et surgit votre beauté
j'ai poncé et poli l'albâtre
vous êtes toute tendresse
habitantes de mon âme
de toujours à jamais
l'éternité est amour

Éloigne-moi tu ressembles tant à l'amour
et ma peine ressemble trop à ta douleur
la bise nous désassemble avec fureur
nos chemins convergent en multiples détours

éloigne-moi de toi
la nuit rôde déjà
hier je meurs encor

éloigne-moi tu ressembles tant à l'amour
les parfums du lilas s'envolent à jamais
rouille sa belle fleur que le soleil fanait
l'écho de mes appels s'est perdu sans retour

éloigne-moi de toi
ailleurs m'attend déjà
hier je meurs encor

éloigne-moi de toi les pleurs nous rassemblent
ton visage reflète mon cœur qui s'éteint
la bise nous désassemble avec dédain
nos chemins divergent tu vois que j'en tremble

éloigne-moi de toi
la mort m'a pris déjà
hier je meurs encor

Elle est venue déferler sur les sables tièdes de la
plage qui borde ma plaine mais voici la lune qui
appelle
Elle part

Elle volait entre les nuages indifférents au-dessus
des cimes des bois de ma plaine mais accourut la
tourmente
et Elle part

Elle marchait sur les collines qui bordent les vaux
mais son chemin a bifurqué de ceux qui
quadrillent ma plaine
Elle part

Elle porte les douleurs qu'elle ne veut partager et
sa porte se ferme aux appels des oiseaux qui
chantent ma plaine

et Elle part

Elle part
pour toujours
Elle part

Lorsque j'habitais dans autrefois
le doux soleil de nos sourires
réveille encor les lourds silences
natifs de tellement d'absence
tu diras que nos cœurs expirent
au battement des heures parfois

Tu étais alors dans aujourd'hui
un léger souffle d'innocence
touche nos visages étonnés
lorsque nous osons nous regarder
pour quelle nouvelle partance
marcherons-nous jusqu'à l'infini

Le rêve était pour ce lendemain
la lune souffle sur la plaine
l'horizon n'est plus que flammes
qui danseront telles ces femmes
passent en nous regardant à peine
le rêve pourra être demain

L'étrange mélange de pluie et de foudre
me dévore le cœur
je sens bien que je meurs
au rêve linéament des amours sombres

c'est entre les éclairs que tombe l'averse
bourrasques brutales
tempêtes fatales
sans trêve ni repos aux heures perverses

cataractes d'acier et roulements insensés
résonne le malheur
tu sais bien que tu meurs
aux frissons sinistres de brandons offensés

dans l'œil du cyclone chantent les archanges
tu sens bien que je meurs
je sais bien que tu meurs
il fait beau quand naît ton sourire mon ange

Sur ta poitrine seul
 un mot se posera
comme une fleur de lumière butine
sous la brise qui l'avait portée jusqu'ici
ta peau est murmure
 d'un frisson oublié

Un feu de tendresse
 brillera doucement
le souffle d'une parole effleure ton sein
écoute comme il espérait revivre
et ton cœur chantonne
 d'un frisson oublié

Sur ta poitrine se posera
 un seul mot
tu crains de l'accueillir
 sa douceur te fait peur
ta mémoire voulait effacer le passé

mais ton âme
 attend
 un frisson oublié

Le malvenu s'incruste entre nous
l'œil pinéal n'a pas vu les ombres
qui planaient et nos fêlures cachées
sont devenues profondes fractures

Le malvenu s'incruste entre nous
son torrent ravine nos montagnes
nos rives se séparent à jamais

L'œil pinéal n'a pas vu les ombres
lui qui voit ce que nous ne voyons pas
les tourmentes ont effacé la joie

Il pleuvait et nos fêlures cachées
par trop de douleur se sont lézardées
et devenues profondes fractures
ont proclamé la fission de l'amour

Pour ne plus t'aimer
je me lacérerai

Pour ne plus te revoir
je me crèverai les deux yeux
Pour ne plus t'entendre
j'arracherai mes oreilles
Pour ne plus te sentir
je scellerai mes narines
Pour ne plus te goûter
je me couperai la langue
Pour ne plus te toucher
je ligoterai mes deux mains

Pour ne plus t'aimer
je me suiciderai

Mais
un simple regard de toi
ma vie exploserait
et pour un baiser de toi
dans tes bras je mourrais

Ton visage caché sous mes pleurs
je ne sais pas
je n'ose pas
pourrais-tu m'entendre
mais n'est-il pas trop tard
est-ce trop tôt encor
et moi je meurs hier
quand je meurs demain
chaque heure je meurs
cœur étreint de tendresse
sans écho sans reflet
sans ton œil sans le mien
pas même tu soupîres
même pas un sourire
requête sans espoir
l'espoir est inaudible
pas un souffle de vent
pour te porter les mots
pas un souffle de toi
et moi je meurs hier
j'étais mort demain
tu ne peux m'entendre
il est déjà trop tard
ou à jamais trop tôt
tu ne sais pas
oserais-tu
mon visage caché sous tes pleurs

Je péris hier
cœur sclérosé
mains creuses de vide
rides figées
tendresse lacérée

Tu péris hier
cœur trop fragile
mains nouées de déserts
rides serrées
tendresse épuisée

Nous étions morts hier
cœurs en bandoulière
mains inutiles fermées
rides gravées
tendresse effrayée

Nous serons morts hier
cœurs inhumés
mains délacées de nous
rides sculptées
tendresse oubliée

Hier
lorsque je serai vieux
j'étais près du canal
quand je te sourirai
tu me tendais les bras

je te regarderai
sur un banc qui passait
je graverai nos noms
nous nous y asseyions

la brise murmurerà
j'écoutais tes mots
le soleil chantera
sur un banc qui dormait

je m'assoupirai
hier
lorsque tu seras là
Il faisait si beau
demain

Mes herbes sont sauvages
l'helléborine est venue
elle a fleuri
tout près d'ici
sans troubler le silence
en toute humilité

Mon jardin est en friche
et mon cœur est en berne
âme morte
je ne vis plus
depuis tellement de temps
j'écrivais pour survivre

La vipérine dressée
darde sa hampe bleutée
sur la fosse
de mes amours
j'y ai posé trois cailloux
aux feux de fluorite

Je suis cette fleur importune
dont on souffle les pappus au loin
après la chute des pétales

Plus envie de l'aimer
Plus envie de croire
Plus envie de vivre

Tout l'amour qui s'enfuit
Tout l'esprit qui se meurt
Toute joie qui s'éteint

Où est la vérité
Où s'en va le chemin
Où me mène la vie

Pourquoi donc vivrai-je
Pourquoi donc espérer
Pourquoi donc exister

Inutile poussière
Inutile poésie
Inutile à jamais

Assassiner ma poésie me tenterait
alors je tresserai ses oripeaux fripés
à l'aube qui renaît sans cesser de luire
la veille j'existais encore sans savoir

combien apprécieraient de m'égorger enfin
les orgues si vastes porteront mes recueils
dans la gueule des feux qui béent de famine
comme si les phrases grimaçaient leur fadeur

le tribunal des mots aimerait ce trépas
mes guenilles troubles danseront la gigue
sur l'estrade support du gibet qui dresse
sa charpente plus haut que chantaient mes adieux

des cris artistiques hueraient mon départ
mais l'enfer noirâtre m'ouvrira les tripes
il en enguirlande déjà ses librairies
son sabbat résonnait au travers de mes vers

Quelquefois s'enfuient les mots jusqu'à toi
ils te rejoindront quand tu le voudras
je les avais perdus au bord d'un cœur
clos comme une géode oubliée

les mots s'en vont pour ne plus revenir
ils s'égareront dans la forêt muette
toi tu refusais de les entendre
plus ne les confierai à la brise

les phrases s'amuïssent de plus en plus
elles disparaissaient dans le brouillard
où l'amour lui-même dépérira
je n'écrirai plus je n'ai plus de mot

La falaise était blanche
la mer était verte
silence toisant murmure
le ciel m'en est témoin
la mouette riait
les ondes respiraient

La falaise était dure
l'océan appelait
horizon contre vertige
le vent disait vole
il portait les oiseaux
la vague déferlait

La falaise était haute
et la mer d'opale
que voulez-vous j'étais perdu
l'azur m'en est témoin
un goéland passait
alors je l'ai suivi

porté disparu

Les mots sont devenus incantations
des silences denses les entrechoquent
la psalmodie enfle jusqu'à devenir cri

ils désagrègent la voûte de mes pensées
les écheveaux des échafaudages tombent
le son surhumain abat ma cathédrale

le tintamarre dévoile l'humble crypte
qui gisait celée sous les ors et les marbres

une parole nouvelle surgit du passé
qui timidement nous dit
il suffit d'aimer

Lorsque tu me reverras je vivrai
comme le temps a passé
depuis l'instant où je suis mort
ton regard fleurit encor
le vent emportait les brumes
mais nos feux allument
l'horizon de nos jours
près de l'antique tour

Lorsque tu me souriras je verrai
que la vie a passé
à peine étais-je né
le temps de trépasser
tes yeux fleurissaient déjà
la mer partie dans l'au-delà
aube riant aux cieux
nous sommes amoureux